

Il s'est amusé à déclamer contre les femmes. « Nous n'y entendions rien, » nous autres peuples d'Occident, disait-il, et un clignotement de côté nous prévenait de sa malice; nous avions tout gâté en traitant les femmes trop bien. Nous les avons portées, à grand tort, presque à l'égal de nous. Les peuples de l'Orient avaient bien plus d'esprit et de justesse, ils les avaient déclarées la véritable propriété de l'homme; et, en effet, la nature les avait faites nos esclaves; ce n'est que par nos travers d'esprit qu'elles osent prétendre à être nos souveraines; elles abusaient de quelques avantages pour nous séduire et nous gouverner. Pour une qui nous inspirait quelque chose de bien, il en était cent qui nous faisaient faire des sottises. » Et, continuant d'applaudir aux maximes de l'Orient, il approuvait fort la polygamie, la prétendait dans la nature; et, se montrant fort adroit, très-fécond dans ses preuves. « La femme, disait-il, est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfans. Or, une femme unique ne pourrait suffire à l'homme pour cet objet; elle ne peut être sa femme quand

» elle est grosse, elle ne peut être sa femme quand elle nourrit, elle ne peut être sa femme quand elle est malade, elle cesse d'être sa femme quand elle ne peut plus lui donner d'enfans; l'homme, que la nature n'arrête ni par l'âge, ni par aucun de ces inconvéniens, doit donc avoir plusieurs femmes, etc.

» Et de quoi vous plaindriez-vous après tout, Mesdames, continuait-il en souriant de côté? ne vous avons-nous pas reconnu une âme? vous savez qu'il est des philosophes qui ont balancé. Vous prétendriez à l'égalité? Mais c'est folie: la femme est notre propriété, nous ne sommes pas la sienne; car elle nous donne des enfans, et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre à fruit est celle du jardinier. Si l'homme fait une infidélité à sa femme, qu'il lui en fasse l'aveu, s'en repente, il n'en demeure plus de traces; la femme se fâche, pardonne, ou se raccommode, et encore y gagne-t-elle parfois. Il ne saurait en être ainsi de l'infidélité de la femme: elle aurait beau l'avouer, s'en repentir; qui garantit qu'il n'en demeurerait rien? Le mal est irréparable;

» aussi ne doit-elle, ne peut-elle jamais
 » en convenir. Il n'y a donc, Mesdames,
 » et vous devez l'avouer, que le manque
 » de jugement, les idées communes et
 » le défaut d'éducation qui puissent por-
 » ter une femme à se croire en tout l'égal
 » de son mari : du reste, rien de désho-
 » norant dans la différence; chacun a ses
 » propriétés et ses obligations : vos pro-
 » priétés, Mesdames, sont la beauté, les
 » grâces, la séduction; vos obligations,
 » la dépendance et la soumission, etc. »

Après le dîner, l'Empereur a envoyé mon fils chercher les Mémoires du chevalier de Grammont et un volume du Théâtre de Voltaire. Se créant, disait-il, la tâche d'atteindre onze heures, il a lu assez long-temps du premier ouvrage, observant combien peu de chose peut amuser quand on y répand du véritable esprit. Quant à Voltaire, il a parcouru Mahomet, Sémiramis et autres, en faisant ressortir les vices, et concluant, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les choses, ni les hommes, ni les grandes passions.

Mardi 4.

Reprise des Mémoires de l'Empereur, etc.

L'Empereur m'a fait appeler vers les quatre heures, pour aller en calèche. Il m'a dit qu'il venait enfin de dicter de nouveau, et que cela n'était pas sans quelque mérite; qu'il avait été toute la matinée d'une humeur détestable; qu'il avait d'abord essayé de sortir vers une heure, mais qu'il était rentré bientôt, absorbé par le dégoût et l'ennui, et que, ne sachant que faire, il lui était venu dans l'idée de se remettre à dicter.

Il y avait long-temps que l'Empereur avait interrompu le travail régulier de ses Mémoires. Ma campagne d'Italie était finie depuis plusieurs mois; celle d'Égypte de Bertrand l'était aussi; le général Gourgaud avait été fort malade; tout cela avait amené des lacunes qui avaient créé le dégoût. L'Empereur en était demeuré là, et ne se sentait pas le courage de s'y remettre. J'ai profité de ce qu'il venait de dire pour observer que ses dictées étaient pour lui le grand, le seul moyen de tromper son ennemi, d'user le temps et pour nous l'instimable avantage d'acquérir de véritables

trésors chers à l'honneur, à la gloire de la France. Qu'il était d'une importance réelle qu'il continuât son Histoire. Chacun de nous, assurais-je, donnerait volontiers son sang pour l'obtenir; il le devait à sa mémoire, à sa famille, à nous. Où son fils trouverait-il sa véritable Histoire? Qui pourrait la lui tracer dignement? Sans ces documens précieux, que de choses finiraient avec Napoléon! Nous qui l'entourions jadis, que savions-nous alors! que n'avons-nous pas appris ici? etc. L'Empereur a répondu qu'il allait s'y remettre, et il a posé la question sur le plan à suivre: serait-ce une Histoire? seraient-ce des Annales? Il l'a discuté long-temps sans pouvoir rien arrêter.

A dîner, il a dit: «J'ai été fort grondé aujourd'hui sur ma paresse; je viens donc me remettre au travail, attaquer plusieurs points à la fois, chacun aura son lot. Hérodote n'a-t-il pas, je crois, donné le nom des Muses à ses livres. a-t-il dit en me regardant? Eh bien! je veux que chacun des miens porte un des vôtres. Il n'y aura pas jusqu'au petit Emmanuel qui n'ait le sien. Je vais entamer le consulat avec Mon-

» tholon. Gourgaud aura quelque autre » époque ou des batailles détachées, et » le petit Emmanuel préparera les pièces » et les matériaux de l'époque du couronnement.»

Mercredi 5.

Ecole militaire. — Plan d'éducation ordonné par l'Empereur. — Ses intentions pour les vieux militaires. — Changemens opérés dans les habitudes de la capitale.

L'Empereur est sorti vers les quatre heures: il ne se portait pas bien du tout; il avait pris un bain de trois heures. La température était pourtant délicieuse; c'était une belle soirée d'Europe. Nous avons été joindre la calèche tout en nous promenant, et avons fait notre tour accoutumé. La conversation a été sur l'ancienne Ecole militaire de Paris, le luxe qu'on y employait à notre égard, la sévérité au contraire que l'Empereur avait établie dans les siennes.

A l'Ecole militaire de Paris, nous étions nourris, servis magnifiquement, traités en toutes choses comme des officiers jouissant d'une grande aisance, plus grande certainement que celle de la plupart de nos familles, et fort au-

dessus de celle dont beaucoup de nous devons jouir un jour. L'Empereur, dans ses Ecoles militaires, avait voulu, disait-il, éviter ce travers; il avait voulu surtout que ses jeunes officiers, qui devaient commander un jour des soldats, eussent commencé par être eux-mêmes de vrais soldats, eussent pratiqué eux-mêmes tous les détails techniques, ce qui est d'un avantage immense, disait-il, dans le reste de la vie, pour pouvoir les suivre et les faire observer dans ceux que l'on doit faire obéir. Ainsi, à Saint-Germain, les jeunes gens pensaient eux-mêmes leurs chevaux, apprenaient à les ferrer, etc., etc., etc. A Saint-Cyr, on pratiquait de même tous les détails correspondans de l'infanterie: on y était vraiment à la chambrée, on y mangeait à la gamelle, etc.; le tout, sans que le reste des instructions analogues à la condition future des jeunes gens en souffrit aucunement; en un mot, ils ne sortaient qu'ayant réellement gagné leur grade d'officier, et capables de commander et de faire aller des soldats. » Aussi, disait l'Empereur, si les jeunes gens qui se présentèrent dans les corps à l'origine de cette institution, y su-

» rent reçus d'abord avec une grande » jalousie, du moins fut-on obligé de » rendre pleine justice à leur tenue et » leur capacité. »

On voit le même esprit présider aux institutions d'Écouen, de Saint-Denis, et autres établissemens que la bienfaisante sollicitude de Napoléon créa pour les filles des membres de la Légion d'honneur. Des réglemens dressés par lui-même ordonnaient de n'y employer que ce qui aurait été confectionné dans la maison et par les mains mêmes des élèves. Ces réglemens bannissaient toute espèce de luxe, la coquetterie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but, disait l'Empereur, que d'en faire de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes.

Napoléon, auquel la voix publique donnait au temps de sa puissance un caractère si dur et un cœur si froid, est pourtant bien certainement le souverain qui a mis le plus de véritables sentimens en action; c'est que, par une tournure d'esprit qui lui était particulière, il évitait toutes démonstrations de sensibilité avec autant de soin que d'autres en mettent à les prodiguer.

Il avait adopté tous les enfans de

militaires tués à Austerlitz ; et, pour lui, un tel acte ne se bornait pas à une pure formalité : il les eût dotés.

Je tiens de la bouche d'un jeune homme, qui me l'a raconté depuis mon retour en Europe, et encore avec les larmes de la reconnaissance, qu'ayant été assez heureux, sortant à peine de l'enfance, pour donner une preuve de dévouement qui avait été remarquée, l'Empereur lui demanda qu'elle carrière il voulait suivre ; et, sans attendre sa réponse, en désigna une lui-même. A quoi le jeune homme ayant fait observer que la fortune de son père ne lui permettrait pas : « Que vous importe, reprit vivement Napoléon, *ne suis-je pas aussi votre père ?* » Ceux qui l'ont connu dans son intérieur, ou ont vécu près de sa personne, peuvent citer mille traits de la sorte.

Il avait beaucoup fait pour les militaires et les vétérans ; et il se proposait encore bien davantage : c'était chaque jour quelques pensées nouvelles.

Il nous fut présenté au Conseil d'État un projet de décret pour qu'à l'avenir les places dans les douanes, les perceptions, les droits réunis, etc., etc., etc.,

fussent données à des militaires blessés ou à des vétérans susceptibles de les exercer, à partir du simple soldat jusqu'aux rangs supérieurs. Et comme ce projet était reçu avec froideur, l'Empereur, adressant son adage ordinaire à l'un des opposans, le somma d'aborder franchement la question, et de dire toute sa pensée. — « Eh bien ! Sire, dit M. Malouet, c'est que je crains que les citoyens ne se trouvent heurtés de se voir préférer les militaires. — Monsieur, répartit vivement l'Empereur, vous séparez là ce qui ne l'est pas ; les citoyens et les soldats aujourd'hui ne font qu'un. Dans la crise où nous nous trouvons, la conscription atteint tout le monde ; la carrière militaire n'est plus une affaire de goût, elle est une affaire de force. La plupart de ceux qui s'y trouvent ont perdu leur état contre leur gré : il est donc juste de leur en tenir compte. — Mais, observa encore l'opposant, c'est qu'on pourrait croire, par la rédaction du projet, que Votre Majesté ne veut désormais donner la plus grande partie de ces places qu'aux militaires. — Mais c'est bien aussi mon intention, Monsieur,

» dit l'Empereur ; il ne s'agit que de sa-
 » voir si j'en ai le droit, et si je blesse la
 » justice. Or, la constitution me donne
 » la nomination à tous ces emplois, et
 » il me semble qu'il est de toute justice
 » que ce soit ceux qui ont le plus souffert
 » qui aient le plus de droits aux indem-
 » nités. » Puis, haussant la voix : « Mes-
 » sieurs, la guerre n'est point un métier
 » de roses ; vous ne la connaissez ici, sur
 » vos bancs, que d'après la lecture des
 » bulletins ou le récit de nos triomphes.
 » Vous ne connaissez pas nos bivouacs,
 » nos marches forcées, nos privations de
 » tous genres, nos souffrances de toutes
 » espèces. Moi, je les connais, parce que
 » je les vois et que parfois je les partage. »

Quoi qu'il en soit, ce projet de dé-
 cret, après plusieurs rédactions, finit
 par disparaître comme beaucoup d'au-
 tres, et les intentions de l'Empereur
 ne furent même pas connues du public,
 que je sache, bien qu'il eût semblé
 mettre un vif intérêt à le voir adopté,
 et qu'il en eût poursuivi la défense dans
 les plus petits détails.

« Mais, Sire, lui avait-on objecté
 » dans le principe, Votre Majesté don-
 » nerait-elle de ces places à un militaire

» qui ne saurait point lire ? — Pourquoi
 » pas ? — Mais comment pourrait-il rem-
 » plir sa place, tenir ses registres ? — Eh
 » bien ! Monsieur, il appellerait son voi-
 » sin, il ferait venir de ses parens, et le
 » bienfait intentionné pour un, se ré-
 » panderait sur plusieurs. D'ailleurs, je
 » ne tiens pas à votre objection, nous
 » n'avons qu'à prescrire la condition
 » qu'il sera capable de la remplir, etc. »

A la nuit, l'Empereur m'a fait appeler
 dans sa chambre ; il y était seul avec
 un peu de feu et dans l'ombre ; les lu-
 mières étaient dans la chambre voisine :
 cette obscurité plaisait, disait-il, à sa
 mélancolie. Il était triste et silencieux.

Après le dîner, il a repris la lecture
 du Chevalier de Grammont, qu'il n'a pu
 continuer.

On s'est mis alors à analyser les
 moyens qui faisaient passer le temps à
 Paris. On a parlé des habitudes de la
 société ancienne et moderne. L'Empe-
 reur répétait avoir beaucoup médité sur
 les moyens de recréer la société. Il avait
 eu des cercles à la Cour, des spectacles,
 des voyages à Fontainebleau. Cela gênait,
 disait-il, les gens de la Cour, et
 n'influaient pas sur les cercles de la capi-

• tale. Il n'y avait point encore assez de cohésion dans toutes ces parties hétérogènes pour qu'elles pussent réagir convenablement les unes sur les autres; cependant cela fût venu avec le temps, assurait-il. On lui faisait remarquer qu'il avait beaucoup contribué à raccourcir les soirées de la capitale. Tout ce qui tenait au gouvernement travaillait beaucoup, et devant se lever de grand matin, était obligé de se coucher de fort bonne heure.

« Ce fut, du reste, un grand étonnement pour Paris, disait l'Empereur, une véritable révolution dans les mœurs, presque une sédition dans la société, lorsque le Premier Consul voulut qu'on quittât les bottes pour venir en société, qu'on se mit en bas, et qu'on soignât tant soit peu sa toilette. »

L'Empereur revenait beaucoup sur ce qui formait le bon ton et les manières agréables des sociétés de sa jeunesse. Il s'est arrêté surtout à définir ce qui rendait alors les intimités agréables: la teinte légère de flatterie réciproque ou du moins l'opposition fine et délicate, etc., etc.

*Jeu*di 6.

Résistance à la médecine. — Gil Blas. — Général Bizanet. — Beaux faits d'armes français. — Réflexions, etc.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à six heures; il était demeuré dans sa chambre, souffrant, et n'avait encore rien mangé de la journée. Il se trouvait du malaise, disait-il, et s'amusaît en ce moment à parcourir des gravures sur la ville de Londres, que le docteur lui avait prêtées. Celui-ci avait eu l'honneur de le voir dans la journée, et l'avait beaucoup fait rire. « Apprenant que je n'étais pas bien, disait l'Empereur, il avait prétendu se saisir de moi comme de sa proie, en me conseillant aussitôt une médecine, à moi, qui ne me rappelle point d'en avoir jamais pris dans ma vie. »

Il était déjà plus de sept heures; l'Empereur a dit que celui qui se sentait faim n'était pas bien malade. Il a demandé à manger, on lui a apporté un poulet, qu'il a trouvé excellent: cela l'a remis; il est devenu causant,

et a passé en revue divers romans français. La lecture de Gil Blas avait rempli la plus grande partie de sa journée. Il était plein d'esprit, disait-il, mais il aurait mérité les galères, lui et tous les siens. De là il s'est mis à parcourir un recueil chronologique, et s'est arrêté sur la belle affaire de Bergop-zoom par le général *Bizanet*,

» Que de belles actions pourtant, disait l'Empereur, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres, ou même dans la multiplicité de celles que nous avons produites. Celle de Bergop-zoom est du nombre : la garnison naturelle de cette place était de huit à dix mille hommes peut-être, et pourtant elle ne comptait en cet instant pas plus de deux mille sept cents combattans. Un général anglais, à la faveur de la nuit, et d'intelligence avec les habitans, s'y introduit avec quatre mille huit cents hommes d'élite. Ils sont dans la place, la population est pour eux ; mais rien ne saurait triompher de la valeur française ! on se bat en désespérés dans les rues, et la presque totalité de la troupe anglaise est tuée

» ou demeure prisonnière. Certes, concluait l'Empereur, voilà un acte de braves ! le général *Bizanet* est un brave ! »

Il est sûr que dans nos derniers momens, comme le disait l'Empereur, une foule de hauts faits, de traits historiques, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres et le gouffre de nos malheurs.

C'est l'extraordinaire et singulière défense d'Huningue par l'intrepide *Barbanègre*.

C'est la belle résistance du général *Teste* à Namur, où, dans une ville ouverte, avec une poignée de braves, il arrête court l'élan des Prussiens, et favorise la rentrée de Grouchi sans être entamé.

C'est l'expédition brillante du brave *Excelmans*, dans Versailles, qui eût pu avoir des suites si importantes, si elle eût été soutenue, ainsi que cela avait été décidé ; et enfin un grand nombre d'autres.

Toutefois ces beaux traits, dans ces momens décisifs, ont honoré les rangs de l'armée beaucoup plus que ses principaux chefs. On eût aimé, dans cette crise fatale, au milieu de l'effroyable

catastrophe, à retrouver dans nos premiers généraux, de ces efforts d'audace, de ces actes éclatans qui signalèrent le commencement de nos triomphes, et que la gestion de Napoléon avait rendu presque une habitude parmi nous; quelqu'en eût été le résultat, le lustre national y eût trouvé quelque soulagement, et la patrie s'arrêterait avec complaisance sur des convulsions héroïques de son agonie. Nous ne devons pas finir par des actes ordinaires.

A cette époque de douleur, nous nous trouvions avoir plus de troupes au dehors qu'au dedans : Dresde comptait une véritable armée; une seconde était dans Hambourg; une troisième dans Dantzick; de nombreuses garnisons intermédiaires en eussent composé une quatrième, tant elles renfermaient de nos soldats. Tous les efforts de l'ennemi ne tendaient qu'à séparer ces braves de la France, et à y prévenir leur retour. Que n'est-il venu au cœur et à la pensée de quelque chef du dehors de profiter de ces circonstances pour dégager le sol sacré, en attaquant audacieusement lui-même celui de l'ennemi, et le forçant par-là de revenir

sur lui. La réunion en masse de la plupart de ces corps eût-elle donc été impossible?

L'agglomération de Dresde, Torgau, Magdebourg, Hambourg, n'eût-elle pas produit une armée formidable sur les derrières de l'ennemi, capable de l'enfoncer ou de le compromettre? n'eût-elle pas pu enlever Berlin, dégager les garnisons de l'Oder, secourir Dantzick et insurger la Pologne si bien disposée; ou bien enfin, tout autre chose d'audacieux, de brillant, d'inattendu, en un mot, de digne de nous?

Et que fallait-il donc pour changer nos destinées? Avant l'entrée des alliés en France, le plus léger épisode eût suffi pour faire conclure raisonnablement à Francfort; et même, encore plus tard, et l'ennemi déjà sur notre territoire, la plus petite inquiétude sur ses derrières, aux époques héroïques de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamp, de Craon, de Montereau, n'eût-elle pas décidé la retraite précipitée des alliés, notre triomphe, peut-être leur destruction? Que si le général qui eût osé se dévouer ainsi eût succombé, ce n'eût pas été pire pour nous qui avons

péri; mais pour lui, avec nos mœurs nationales, il devenait un héros et se rendait immortel.

Au lieu de cela, près de cent mille hommes furent perdus pour la France, en accomplissant *routinement* leurs destinées, ce à quoi nous n'étions plus faits depuis long-temps. Mais peut-être parlé-je ici trop légèrement et sans connaissance de cause; peut-être me répondrait-on victorieusement par des localités, des obstacles qui me sont inconnus; la santé des troupes, le dénuement de toutes choses; la non-réception des ordres (car l'Empereur essaya d'en donner à cet égard et dans ce sens), la crainte de déranger le plan principal, celle de se charger d'une trop haute responsabilité, etc., etc.

Mais ne serait-ce pas bien plus encore parce que le véritable foyer de ces hautes conceptions et de leurs héroïques accomplissemens ne résidait qu'en Napoléon, et que là où il n'était plus, ainsi qu'on l'a pu remarquer souvent, les choses redevaient abandonnées à leur marche ordinaire?

Quoi qu'il en soit, quelque chose de la sorte fut pourtant suggéré, au mo-

ment de la capitulation de Dantzick, au général en chef commandant l'armée de cette place. L'idée vint d'un officier bien inférieur, il est vrai, mais dont la témérité, l'audace et les succès lui devenaient peut-être quelques titres pour émettre une telle opinion: c'était *le capitaine de Chambure*, le chef de cette célèbre compagnie franche qui se couvrit de gloire durant le siège. Elle avait été composée, pour le service même du siège, de cent hommes d'élite tirés des plus notoirement intrépides de tous les corps de l'armée; elle justifia, surpassa même tout ce qu'on en attendait: les assiégeans, terrifiés par ses coups, l'honorèrent de l'épithète d'*infernale*. On la vit débarquer la nuit sur les derrières de l'armée russe, égorger ses sentinelles, enclouer les canons, brûler les magasins, détruire les parcs, mettre en péril la personne des généraux même, et régagner la place en traversant le camp ennemi, marchant sur le ventre de tous ceux qui s'opposaient à son passage. Ces faits et beaucoup d'autres sont consacrés dans les ordres du jour de cette armée.

Assurément, dans les temps ordinaires

qui nous ont devancés, il n'est pas un de ces actes qui n'eût suffi pour immortaliser chacun de ceux qui y avaient pris part. Et même parmi les prodiges de nos jours, ils méritaient encore d'être distingués. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, voulut voir le brave Chambure, qui avait été criblé de blessures; il lui fut amené par le ministre de la guerre, il se trouva dès lors désigné pour commander un corps de partisans sur la frontière orientale de la France: il s'y montra digne de lui-même. Deux officiers anglais tombèrent entre ses mains au cœur même de la France, et au moment de la violente exaspération que causaient nos nouveaux revers; de Chambure les sauva de la fureur des siens; leurs équipages, leurs effets furent même respectés. Le croira-t-on? à peu de temps de là, cet officier, dont le courage, la loyauté, la délicatesse surtout, eussent mérité une couronne, fut condamné par un tribunal français, aux galères à perpétuité, à la marque et au carcan, pour avoir détroussé, était-il dit, sur le grand chemin deux officiers ennemis! Telle était la justice des partis! Quelles monstrueuses aberrations

ne peuvent pas exercer les troubles civils sur le jugement et la conscience!

Le colonel Chambure n'eut plus qu'à se dérober par une prompte expatriation; vainement chercha-t-il à faire connaître de loin la vérité; vainement les deux officiers anglais eux-mêmes donnèrent-ils la plus grande publicité à leurs témoignages, à leurs reconnaissances; ce ne fut qu'après bien du temps écoulé, et dans un moment de bonace politique, qu'il lui devint possible d'en appeler de nouveau devant les tribunaux, en venant leur livrer sa personne: et ils déclarèrent cette fois qu'il n'y avait pas même lieu à inculpation: certes voilà un des traits caractéristiques du temps.

Vendredi 7. — Samedi 8.

Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de sa maison même. — Ses idées religieuses.

Dans une longue conversation privée du matin, l'Empereur aujourd'hui revenait sur toutes les horreurs de notre situation présente, et épuisait les chances d'un meilleur avenir.

A la suite de tous ces objets, que je ne puis rendre ici, s'abandonnant à son